

Cyrano et le sonnet d'Arvers

Dès la création de la pièce de Rostand le 28 décembre 1897, références, anecdotes et légendes n'ont cessé d'accompagner cette œuvre. Certaines sont d'ordre personnel, comme l'historiette qui touche au jeune Rostand rédigeant des lettres d'amour au bénéfice d'un condisciple moins doué, une anecdote confirmée et amplifiée plus tard par Rosemonde Gérard elle-même. Parmi les sources littéraires, nombre d'entre elles se rapportent au personnage historique, ce Savinien de Cyrano que Paul Lacroix et Théophile Gautier – parmi d'autres – avaient permis au jeune auteur de mieux connaître. Les érudits contemporains, de Jacques Truchet à Jeanyves Guérin, en passant par Patrick Besnier, n'ont cessé depuis le retour en vogue de *Cyrano* de découvrir d'autres sources où Rostand avait puisé pour donner davantage de relief à son dix-septième siècle de pâtisserie. Malgré toute cette érudition, je ne crois pas qu'un commentateur ait songé à rapprocher *Cyrano de Bergerac* du sonnet d'Arvers, une source certes jamais mentionnée par l'auteur ou ses contemporains, mais qui me paraît plus que probable, pour des raisons que je vais brièvement exposer ci-dessous.

Le fameux sonnet de Félix Arvers date de 1833. Tout le monde le connaît au XIXe siècle, non seulement parce qu'il a couru sur toutes les lèvres, représentant un idéal de la masculinité de l'époque, mais encore parce que de nombreuses *réponses*, ou des pastiches plus ou moins grivois n'ont cessé de paraître dans tous les milieux. Le XXe siècle ne fut pas en reste, qui connut dans les années 60 à la fois l'interprétation musicale de Serge Gainsbourg et le pastiche de Roland Bacri, paru dans *Le Canard enchaîné* sous le titre *Le garçonnet d'à revers*. Le tsunami du *politiquement correct* qui s'est récemment abattu sur la France m'empêche seul de citer ces textes qu'on trouvera sans trop de peine sur l'internet. Mais rien ne m'interdit de reprendre ici le poème original, en rappelant que les érudits du XIXe siècle se sont longuement

interrogés sur l'identité de cette femme mystérieuse, sans que leurs recherches aient pu se conclure de façon satisfaisante :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère :
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.
Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.
Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas ;
À l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

On voit combien ce thème est proche de la comédie héroïque de Rostand. Les mêmes ingrédients la composent. Toutes les anecdotes incluses dans les cinq actes de Rostand sont historiquement authentiques, donc tirées de ses lectures, à l'exception de cette histoire d'amour entre Cyrano et Roxane qui constitue le nœud de l'intrigue. Elle paraît être de l'invention de l'auteur. Rapprochons-la du sonnet : sous le masque de l'amant anonyme d'Arvers, nous retrouvons Cyrano qui confie son amour pour la belle précieuse, un amour qu'il a gardé secret jusqu'au moment

où il en fait l'aveu à son ami Le Bret (vers 491-510). Comme chez Arvers, l'amour du gascon est "éternel" et la blessure remonte à l'enfance¹. Le mal est sans espoir en raison de son nez : « Regarde-moi, mon cher, et dis quelle espérance/Pourrait bien me laisser cette protubérance!» (v. 514-515). À chaque vers du sonnet correspond d'autres vers de la pièce, ou même une situation entière : « Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu, Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire» disent chacun des deux poètes, à leur façon. Chez Cyrano, ce silence a duré quinze ans, si ce n'est davantage.

Je saisis cette occasion pour redire ce qu'ailleurs j'ai écrit, à savoir qu'il s'agit là d'un élément non réaliste de la pièce. Il sert de fondement à l'un des mythes – un des fantasmes ? – les plus répandus de la masculinité traditionnelle, à savoir que la femme serait incapable de déchiffrer le désir de l'homme. Rostand conçoit Roxane à partir de ce modèle fantasmatique, tout comme Arvers l'avait fait auparavant, oublieux du fait que plusieurs "réponses" au sonnet remettaient l'homme à sa place, celle d'un ignorant du psychisme féminin. Je cite la réponse suivante, parmi d'autres possibles :

Mon cher, vous m'amusez quand vous faites mystère
De votre immense amour en un moment conçu.
Vous êtes bien naïf d'avoir voulu le taire,
Avant qu'il ne fût né je crois que je l'ai su.
Pouviez-vous, m'adorant, passer inaperçu,
Et, vivant près de moi, vous sentir solitaire ?
De vous il dépendait d'être heureux sur la terre :
Il fallait demander et vous auriez reçu.
Apprenez qu'une femme au cœur épris et tendre

¹ . Selon Jean-Pierre Fontaine, dans *"Les nouveaux mystères de l'Yonne"* (Ed. De Borée 2007), l'amour caché d'Arvers aurait été une jeune fille de sa ville natale, connue alors qu'ils étaient tous deux adolescents et qu'il ne put ni courtiser ni épouser.

Souffre de suivre ainsi son chemin, sans entendre
L'ami qu'elle espérait trouver à chaque pas.
Forcément au devoir on reste alors fidèle !
J'ai compris, vous voyez, « ces vers tout remplis d'elle. »
C'est vous, mon pauvre ami, qui ne compreniez pas.

Revenons à *Cyrano de Bergerac*. Mon intuition est la suivante : Rostand, le poète des *Musardises*, a le sonnet d'Arvers en tête quand il imagine une nouvelle pièce, après la réception positive de *La Samaritaine* au théâtre de la Renaissance. C'est un sujet *porteur*, comme on dirait dans le langage contemporain, étant donné le succès du sonnet, qui a suffi seul à la gloire de son auteur. Pour paraître nouveau, Rostand habillera son héros d'un costume Louis XIII. Et, pour creuser son chemin individuel, il ajoutera à la trame d'Arvers des éléments empruntés à son texte théâtral fondateur *La Princesse lointaine*. Ainsi Rostand complexifie le nœud original de l'intrigue d'Arvers en poussant le dévouement de Cyrano jusqu'au sacrifice, puisque le héros cèdera, au moins en apparence, celle qu'il aime sans espoir au beau Christian de Neuville en lui soufflant les mots d'amour qu'espérait la précieuse.

Mais, direz-vous, tout ça, c'est bavardages et spéculations d'un vieillard confiné qui cherche à tuer le temps. Que nenni, mes agneaux ! Le coronavirus ne m'a pas encore rendu gâteaux. Je rappellerai que Rostand n'a cessé de parsemer son texte de signes discrets, petits cailloux blancs repris du conte de Perrault pour conduire les autres – les frères du Petit Poucet – afin qu'ils puissent retrouver son chemin à lui. Ce sont ces cailloux blancs qui ont permis aux érudits mentionnés plus haut de mettre au jour les différentes sources utilisées par l'auteur. Lui-même leur a indiqué la voie. Même les erreurs ont été voulues, comme il le rappelle aimablement à Émile Magne, qui le premier a voulu l'enfermer dans le carcan de la véridicité historique.

En ce qui concerne la présence du fantôme Arvers dans *Cyrano de Bergerac*, c'est encore Le Bret qui nous offre la clé de l'énigme. Au premier acte de la pièce, ce personnage occupe la position de la femme "pieusement fidèle" à "l'austère devoir" : « Quelle est donc cette femme ? » demande-t-il au vers 500 au personnage-titre. La similarité des mots avec le dernier vers du sonnet nous tiendra lieu de preuve ; elle ne saurait être le fruit du hasard.

Alors, ami lecteur, toi que j'imagine également confiné, ne vas-tu pas t'exclamer devant tant d'évidence, à l'instar de l'inspecteur Bourrel (de télévisuelle mémoire), « Bon dieu, mais c'est bien sûr ! » ? Ou, plus simplement, reprendre les mots même de Le Bret : « Sapristi ! Je comprends. C'est clair ! » (510) ? C'est diaphane, en effet. Je ne te le fais pas dire.

© Jean-Marie Apostolidès

Mercredi 8 avril 2020